

CHAPITRE 9

UN AMOUR ENFOUI AU FOND DU CŒUR

Déjà quatre semaines que DuyQuang avait remarqué l'absence de ThuVan à l'église.

Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis l'après-midi où par le plus grand des hasards, il l'avait sauvée de sa tentative de suicide sur la berge de la rivière de Saigon. Elle était devenue une très pieuse croyante. Presque tous les soirs, après le travail, elle s'arrêtait à l'église pour prier avant de rentrer chez elle. Et tous les dimanches elle assistait à la messe.

Si depuis plus de dix ans elle était une bonne fidèle, lui, il était un prêtre exemplaire, riche en charité chrétienne.

DuyQuang suivait pas à pas la vie quotidienne de ThuVan aux fins de l'aider ou de lui prodiguer de précieux conseils, notamment de la consoler et de la réconforter toutes les fois qu'elle se trouvait dans la peine.

En outre, il était le parrain de VanTruong qu'il affectionnait beaucoup, qu'il éduquait, qu'il aidait à tous les points de vue. Il s'acquittait de son devoir envers lui comme s'il était son propre père.

Aussi bien la vie de ThuVan et celle de VanTruong étaient-elles comme la sienne propre.

Si l'église et les paroles du Christ étaient la nourriture spirituelle de ThuVan, les paroles consolatrices de DuyQuang

étaient le courant d'onde limpide, fraîche, stimulante qui l'encourageait à vivre.

Elle et son fils avaient vécu grâce à cette nourriture et à cette eau miraculeuses.

Depuis plus de dix ans il était le berger qui gardait et élevait cette malheureuse brebis abandonnée.

Il est évident que les troupeaux étaient la raison de vivre et la source de joie du berger. Sans eux sa vie serait triste et fade. Et les verts pâturages ainsi que le ciel lumineux, le vent frais et la lune claire ne l'émouvaient plus.

Cet état d'âme était celui de DuyQuang depuis plusieurs semaines. La longue absence de ThuVan lui donnait l'impression qu'il lui manquait on ne sait quoi, qu'il était mélancolique et solitaire, tel ce berger planté au milieu de la plaine sauvage, recherchant en vain sa chère brebis.

Il se demandait pourquoi elle n'était pas présente à l'église. Est-ce qu'il y aurait eu de nouveaux changements dans sa vie? Est-ce que son mari serait revenu? Pour quelle raison VanTruong était-il resté également sans donner de ses nouvelles? Ou bien alors, seraient-ils victimes d'un accident, d'une maladie?

Cette dernière question lui faisait perdre son calme. Bien qu'il fût en train de célébrer la messe devant l'autel en présence de nombreux fidèles assis sur les chaises rangées de chaque côté dans la nef centrale, il avait l'impression d'être au milieu d'une plaine sauvage, sous le ciel sombre, exposé à tous les vents glacials.

Soudain il était saisi de peur pour sa jeune et faible brebis qui était en train de s'égarer et qui risquait de périr dans la tempête.

Alors ne pouvant plus tergiverser, il mit fin rapidement à la messe, changea sa chasuble contre sa robe noire, sortit dans la rue, avisa un taxi qui le conduisait en vitesse au carrefour PhanThanhGian et DuyTan.

Là. Il s'aperçut qu'il avait oublié son porte-monnaie dans sa veste à l'église.

Le chauffeur, voyant son embarras lui dit:

- Mon père, vous n'avez pas besoin de me payer si vous n'avez pas d'argent sur vous.

DuyQuang, gêné, répondit:

- Je m'appelle Nguyen DuyQuang. Si cela ne vous ennuie pas, quand vous aurez l'occasion de passer du côté de la cathédrale «Notre Dame», venez me trouver et je vous réglerai votre course d'aujourd'hui.

- Oh! Ne vous inquiétez pas, mon père. Je suis catholique, dit-il gaiement, un de ces jours vous me confesserez et nous serons quittes.

Après avoir remercié le chauffeur, il sortit de la voiture et se dirigea vite vers la maison de ThuVan. La porte d'entrée n'était pas fermée. Il le poussa, traversa la cour en tapant très fort du talon pour signaler la présence du visiteur. Car il pensait que VanTruong viendrait l'accueillir comme l'habitude.

Or, il ne s'attendait pas à trouver la maison complètement silencieuse. Il sonna et attendit. Soudain il vit que la porte de la maison n'était pas fermée à clef. Il l'ouvrit, passa sa tête et appela:

- ThuVan! Est-ce que vous êtes là?

Pas de réponse, il appela une deuxième fois:

- VanTruong! Es-tu dans la maison?

Tout à coup, de la chambre à coucher, une voix faible se fit entendre:

- Qui est là?

Heureux, DuyQuang entra dans la maison.

- Est-ce que c'est bien vous, ThuVan? Je viens vous voir. C'est moi, DuyQuang. Êtes-vous souffrante?

- Ah! C'est vous, mon père? Excusez-moi, je ne peux pas...

Elle avait une toute petite voix comme si elle n'avait plus la force de parler.

- Est-ce que vous êtes sérieusement malade? Puis-je entrer?

- Je... vais venir. Veuillez vous asseoir.

DuyQuang s'assit dans le salon. Brusquement il entendit un bruit de chute. Sans hésiter, il s'élança dans la chambre où ThuVan, venant de tomber, s'efforça de s'asseoir. En la voyant par terre, il s'écria, effrayé:

- Mon Dieu! Que vous arrive-t-il?

Il accourut et l'aida à se recoucher.

Comme à travers un souffle, elle dit:

- Excusez-moi mon père! Je suis trop affaiblie... Je n'ai pas la force de marcher.

La figure pâle, les lèvres blêmes, le corps amaigri, elle était épuisée, fripée, telle une brebis qui respirait faiblement, qui se mourait dans la plaine sauvage.

DuyQuang éprouvait pour elle une immense compassion. Il aurait voulu la prendre dans ses bras, la réchauffer et lui insuffler de la vitalité, de ses deux mains caresser ses blessures...

Cependant, ne pouvant faire ce qu'il désirait, il tira doucement sur elle la couverture et affablement demanda:

- Comment en êtes-vous arrivée à ce point? De quoi êtes-vous malade?

- VanLong est mort, mon père!

- Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

- Oui, VanLong est mort! Les communistes l'ont tué... Son père l'a tué! Il est mort il y a presque un mois.

En annonçant cette triste nouvelle ses larmes coulèrent le long des joues.

DuyQuang, après un moment de silence, d'une voix grave, triste, dit:

- Oui! C'est bien cela. Il a fallu une très grave raison pour vous faire tant de mal.

Puis brusquement sa voix s'éleva, solennelle comme les sons de cloche d'église.

- Soyez courageuse, ThuVan! Une fois encore j'espère que vous vous montrerez courageuse pour franchir cette étape pleine d'épines.

Après cette exhortation il leva les yeux au ciel et à voix basse pria:

«Seigneur! Vous qui êtes le Tout-puissant, Vous qui êtes l'amour, venez en ThuVan et accordez-lui beaucoup de courage et beaucoup d'énergie pour vaincre les malheurs de la vie».

La prière terminée, il prit une chaise et s'assit près du lit. Après un moment d'émotion il demanda:

- ThuVan, dans quelle circonstance est mort VanLong?

- Les bombes sont tombées sur l'école alors que les classes venaient de commencer.

- Mon Dieu! Comment peut-il en être ainsi? dit-il, la figure contractée.

ThuVan raconta:

- Il est mort depuis plus de trois semaines. Deux jours après son enterrement, j'ai reçu une lettre de mon mari. J'éprouve une haine indignée d'apprendre qu'il opérait dans la région. Il se peut que ces bombes aient été lancées par Thy et sa bande. J'avais peur qu'il ne vînt en cachette me trouver comme l'autre fois. Alors, avec VanTruong j'ai quitté MyTho. J'en voulais tant à mon mari, et je souffrais tant de la mort de mon fils, que je suis tombée malade.

Comme elle parlait beaucoup, sa voix s'affaiblissait petit à petit. DuyQuang en souffrait:

- Vous devez vous reposer, conseilla-t-il. Ne parlez plus.

- J'espérais pouvoir me confier à vous pour alléger mon malheur.

- Oui, mais reposez-vous un moment. Je vais vous faire boire un peu de thé.

Elle approuva de la tête. Il prit la théière sur la petite table attenante au lit, versa le thé dans la tasse. Voyant le thé trop froid il se leva en disant:

- Ce thé est froid. Je m'en vais à la cuisine chauffer de l'eau et en faire d'autre.

Très touchée, ThuVan s'excusa:

- Mon père, vous vous donnez toujours beaucoup de peine pour moi. Je vous suis si redevable.

DuyQuang brusquement s'arrêta, la regarda et d'une voix émue dit:

- Depuis plusieurs semaines vous n'êtes pas venue à l'église, je me faisais du mauvais sang pour vous. Vous êtes malade et vous n'avez pas envoyé VanTruong me prévenir?

- Je ne voulais pas trop vous ennuyer.

- Vous ne vouliez pas me déranger ? Vous préféreriez me donner des soucis? Ne mériteriez-vous pas d'être grondée?

Les larmes de ThuVan se remettaient à couler. Revenant vers elle:

- Ne pleurez plus, dit DuyQuang doucement – je vous en supplie. Désormais, s'il vous arrive quoi que ce soit, prévenez-moi. Me le promettez-vous?

- Oui, mon père!

Puis il partit à la cuisine pour en revenir, un moment après, avec la théière de thé chaud. Il l'aida à s'asseoir, le dos appuyé sur le côté du lit, lui versa une tasse de thé. Elle l'accepta les larmes aux yeux.

Il s'assit ensuite accablé.

Brusquement se rappelant VanTruong, il s'écria:

- Mais, où est VanTruong? Aujourd'hui c'est dimanche, il ne doit pas aller à l'école que je sache?

- Il est allé faire le marché. Depuis que je suis malade il doit tout faire dans la maison.

- Pauvre petit!

ThuVan buvait son thé chaud à petites gorgées. Voyant ses mains qui tenaient la tasse, maigres et faibles, il se sentait plus peiné, plus triste.

- Avez-vous pris des médicaments? demanda-t-il. Est-ce que vous avez vu un médecin?

- Je ne suis pas malade pour avoir recours à un médecin. Si je ne mangeais pas, si j'avais perdu le sommeil, si je dépérissais, n'ayant plus de force, c'est parce que je souffrais, parce que je contenais ma rancune.

Secouant la tête il soupira:

- Pourquoi, dit-il, voulez-vous martyriser votre personne comme cela? Vous rendez-vous compte que vous êtes amaigri, pâle et affaibli? Je ne pense pas que vous ayez l'intention de rester alitée jusqu'à la mort? Le médecin peut vous aider, quelle que soit votre maladie. Si vous êtes malheureuse, si vous avez les nerfs tendus, les tranquillisants peuvent remettre votre moral d'aplomb et vous redonner le sommeil.

Elle baissa la tête, silencieuse. Il la regarda un moment et demanda:

- Qu'est-ce que Thy dit dans sa lettre?

- Sa lettre est sur ma coiffeuse. Prenez-la et lisez-la! Vous comprendrez alors pourquoi je lui en veux et pour quelle raison je suis tombé malade.

DuyQuang porta son regard sur la coiffeuse, y vit une vieille enveloppe, non affranchie. Il alla la prendre, en tira une feuille de papier toute froissée, sale, dont la couleur blanche avait viré au jaune, tachée d'encre, plus ou moins foncée.

Ce qui retint son attention c'est qu'elle était datée d'il y a un mois. Voici ce qui était écrit:

«Thuan, ma chérie.

le 10.3.1969

Pendant plus de 10 ans je ne t'avais pas donné de mes nouvelles, parce que j'étais envoyé au Nord suivre l'entraînement de l'oncle Ho avec mes coreligionnaires.

Aujourd'hui, mon cœur, mon cerveau ne sont plus constitués de chair et de sang de mes parents, mais ils sont fondus avec la quintessence des deux génies Marx et Lénine.

Notre faible sang a été filtré, purifié par l'oncle Ho pour que nous devenions des surhommes qui ne ressemblent pas au genre humain. Grâce à l'oncle Ho nous sommes transmués en êtres immortels qui n'ont pas besoin de se nourrir, qui se passent de sommeil, de se vêtir...

Notre enveloppe de peau est plus souple, plus élastique que le plomb; notre cœur, notre foie sont plus durs que le fer. Nous sommes pareils à des machines construites de métaux. Autrement dit, nous sommes invulnérables. Nous sommes des immortels! C'est cela!

L'oncle Ho et le Parti ont foi en nous qui sommes des hommes entièrement rénovés et sont fiers de nous renvoyer dans le Sud pour liquider la bande des «Nguy»¹. Nous les exterminerons tous, des plus jeunes aux plus âgés, sans exception, pour que, n'ayant plus leur soutien, le peuple se soumette au parti et à l'oncle Ho».

Tu as dû avoir déjà vu nos éminents exploits depuis un an. De Saïgon jusque dans toutes les provinces, les «Nguy», partout, vivent dans l'inquiétude, l'insécurité parce que nous lançons des bombes, nous tirons des roquettes sur les villes.

Quand les «Nguy» seront tous morts nous reviendrons avec le parti de l'oncle Ho édifier le paradis dans notre chère patrie. Il n'est pas loin ce jour là, ma chérie.

J'espère que tu me seras toujours fidèle et m'attendras. Je t'embrasse.

Ton Thy.»

Après avoir lu la lettre, il soupira:

- Ayons pitié! Ils ne savaient pas qu'ils faisaient du mal.
Quelle pitié!

¹ Les communistes vietnamiens appelaient les Sud Vietnamiens : les Nguy

Ces paroles de DuyQuang avaient le don de mettre ThuVan en colère:

- Voyons! Mon père, comment pouvez-vous avoir pitié de ces génies du mal, de ces monstres? Vous les plaignez, mais avez-vous pitié du peuple innocent qui mourait à cause d'eux?

- ThuVan, ils sont stupides, dépourvus d'intelligence. Ils ont perdu la sagesse, la raison, les sentiments. Ho Chi Minh et le parti communiste de Hanoi ont anéanti en eux «l'humain». C'est exactement ce qu'a dit votre mari dans sa lettre: «il n'est plus homme». C'est vraiment tragique pour un homme qui n'a plus les caractères propres à l'homme que Dieu lui avait accordés. Il mérite plus de pitié que de blâme! Vous devriez lui pardonner ses péchés!

Encore une fois DuyQuang avait plaidé en faveur de Thy. Cependant il se rendait compte, cette fois-ci, qu'il s'était menti à lui même.

Au fond, il éprouvait un profond ressentiment envers Thy. Cette rancœur n'était pas suscitée par les actes cruels accomplis par Thy et ses coreligionnaires pour nuire à leurs concitoyens et de tuer VanLong, mais elle relevait du fait que Thy avait rendu malheureuse toute la vie de ThuVan, sa bien aimée croyante, et qu'il l'obligeait à attendre son retour dans la fidélité.

C'était à la fois un imbécile et un égoïste!

Bien que lui, DuyQuang, eût l'altruisme d'un religieux, il ne pouvait pas s'empêcher de le détester.

De ce ressentiment il découvrait tout à coup que la vie de ThuVan reposait tout entière et depuis longtemps dans son cœur. Leurs fréquentations pendant dix ans, avaient forgé un amour qui n'était pas tout à fait celui d'un homme et d'une

femme. C'était un amour dépourvu de désirs charnels mais qui, par contre, enchaînait solidement son âme à sa vie.

C'était précisément l'amour que le berger réservait à sa chère brebis.

Elle était sa vie, sa source de joie, sa raison de vivre. Comme elle était malheureuse, il l'était également et de la même manière!

Aussi lorsqu'il avait fini d'intercéder pour Thy il souffrait, il était torturé comme s'il s'était flagellé.

Pris de vertige il se laissa choir sur la chaise. La lettre lui échappa des mains.

ThuVan silencieuse, s'efforçait d'empêcher de jaillir ses larmes de haine et de rancune.

Elle savait bien qu'étant un homme d'église plein de compassion, DuyQuang était porté naturellement à lui conseiller de pardonner à Thy.

Et comme elle était une femme bonne, simple, compréhensive, sans esprit contestataire, elle suivait respectueusement les conseils de celui qu'elle traitait avec égard.

D'ailleurs, sa figure qui respirait la bonté, sa voix douce et chaleureuse dissipait ses rancunes, apaisaient ses blessures et effaçaient ses souffrances.

Durant plus de trois semaines, elle avait gardé le lit comme une moribonde, et pourtant il suffisait de la présence de DuyQuang dans sa chambre pendant un court laps de temps pour qu'elle recouvrît la santé.

C'était vraiment extraordinaire!

Avait-il le pouvoir d'accomplir des miracles? Ou serait-il l'envoyé du Saint Esprit sur la terre pour la protéger et la secourir?

La fenêtre inondait la petite chambre, de soleil et de lumière, donnant à ThuVan l'impression qu'une auréole du ciel rayonnait.

Profondément émue, elle leva les yeux et rencontra le regard plein de compassion que DuyQuang posa sur elle. En silence ils se regardaient... mais de leurs yeux jaillissaient mille confidences que nul d'entre eux n'oserait jamais exprimer de vive voix.

Au bout d'un très long moment, DuyQuang doucement appela:

- ThuVan!

- Mon père?

- Allez, du courage! À vos côtés il y a VanTruong, il y a Dieu... et... je prierai beaucoup pour vous. Votre vie a des rapports avec la raison de vivre de bon nombre d'êtres. Par conséquent vous ne devrez pas rester triste et vindicative pour ne pas nuire à votre santé.

Brusquement elle sanglota. Elle ne comprenait pas pourquoi elle pleurait. Cependant elle était certaine qu'elle ne versait ces larmes ni à cause de Thy, ni à cause des malheurs de la vie.

DuyQuang la laissa pleurer tout son soûl. Son cœur était écartelé entre son amour et sa vie sacerdotale. Il aurait voulu emporter ThuVan loin de ce marécage infesté de reptiles écœurants, mais il avait déjà fait don de sa personne à Dieu.

Il appartenait au Seigneur, à la religion, au monde des croyants. Sa vie ne lui appartenait plus! Il n'avait pas le droit de vivre pour lui, pour son cœur.

Du tréfonds de son cœur une voix ardente s'éleva: «O, ThuVan, ma chérie! Je t'aime! Je suis sûr que tu connaissais bien mon cœur, que tu savais que ma vie ne m'appartient plus. Je souffrais devant tes malheurs sans pouvoir faire quoi que ce fût pour toi. Je suis impuissant devant notre situation. Alors, efforçons-nous de suivre jusqu'au bout notre destinée. Bien que nos routes n'aillent pas ensemble, je marcherai toujours à côté de toi et te protégerai».

Douloureusement il baissa la tête en pensant que les voies de leur destinée resteraient parallèles jusqu'à la mort sans se rencontrer. Il devrait enterrer cet amour dans son cœur, toute sa vie.

- Maman, je suis de retour.

L'appel retentissant de VanTruong depuis la porte d'entrée fit revenir DuyQuang et ThuVan à la réalité. Il courait au devant de l'enfant, heureux de le prendre dans ses bras et de poser un baiser sur son front. Affectueusement il lui demanda:

- Ta maman étant malade, as-tu beaucoup de travail?

VanTruong faisait signe de la tête, puis soudain la secouant:

- Oh, non! J'aime bien ma mère. Je ne suis pas malheureux. Je ne m'occupe que d'elle.

Très content de la réponse, il le serra très fort dans ses bras:

- Tu es bien sage. Qu'est-ce que tu veux comme récompense?

VanTruong mordait ses lèvres et après avoir réfléchi un moment il dit en regardant DuyQuang l'air hargneux:

- Les communistes ont tué mon frère. Ma mère en est tombée malade. O, mon père, demandez au Seigneur de tuer tous les communistes, n'est-ce pas?

DuyQuang le regardait stupéfait, il décelait dans ses yeux la souffrance et la haine.

La jeunesse dans cette société était bien à plaindre; tôt, elle acceptait de souffrir et tôt, elle se vouait une haine mutuelle.

N'ayant pas obtenu de réponse à sa question, VanTruong la réitéra:

- Mon père, demandez à Dieu de tuer tous les communistes pour venger mon frère.

DuyQuang posa VanTruong sur ses genoux:

- Mon cher enfant! lui dit-il avec douceur. Ceux qui ont commis des péchés iront en enfer après leur mort pour être punis par Satan; tandis que ceux qui sont bons, après leur mort vont au paradis et vivent heureux avec Dieu. Ton frère, en ce moment, est en train de jouir d'une paix complète avec le Seigneur. Ne sois plus triste et ne hais plus les communistes.

Sachant que son frère était, à cette heure, au paradis, VanTruong, s'en réjouit et oublia son animosité.

Étant le portrait craché de sa mère, avec ce visage gracieux, pur, il ne pouvait être rancunier.

Brusquement son regard vrilla les yeux de DuyQuang.

- Comment savez-vous, mon ère, demanda-t-il, que mon frère est, en ce moment, au paradis?

- Le Seigneur l'a dit.

Mi-confiant, mi-soupçonneux il le pressa de question:

- Dieu vous l'a dit, à vous, mon père?

- Dieu l'a dit à tout le monde.

- Quand?

- Dieu l'a toujours dit: «Les bons vont au paradis». Dans la Bible, les saints ont ainsi inscrit les paroles de Dieu.

Satisfait de la réponse de DuyQuang, VanTruong s'en dégagea, fonça dans la chambre de sa mère sans oublier son panier de provisions.

Ayant écouté, depuis tout à l'heure, la conversation de DuyQuang et de VanTruong, ThuVan, dès qu'elle vit son fils arriver en courant, s'assit, les bras ouverts pour l'accueillir.

Serrant sa mère dans ses bras, VanTruong, l'air heureux dit:

- Maman! Le père m'a dit que mon frère vit, en ce moment, heureux avec Dieu au paradis.

- C'est bien vrai ce que le père a dit.

- Es-tu contente, maman?

- Mais bien sûr, mon grand! Maman est très heureuse.

Elle s'efforçait de sourire pour cacher sa tristesse.

Soudain s'apercevant que sa mère était assise, la mine fraîche, épanouie, il demanda:

- Tu n'es plus malade, maman?

- Non! Je ne suis plus malade.

Le gosse bondissait de joie en criant:

- Maman est guérie. Que je suis content! Mais d'où vient que tu n'es plus malade?

- C'est grâce au père qui a prié le Seigneur de m'accorder la guérison.

Après cette réponse elle vit apparaître devant la porte de sa chambre, DuyQuang, heureux, qui les regardait.

Elle ne comprenait pas pourquoi elle se sentait embarrassée, gênée?

Parce que sa chambre était exigüe et désordonnée? Ou à cause du fait qu'étant malade elle ne s'était pas arrangée et paraissait fatiguée, émaciée?

En tout cas, honteuse, elle baissait la tête sans oser lever les yeux.

C'était vraiment singulier!

En revenant dans sa chambre qu'il avait quittée l'instant d'avant, DuyQuang donna à ThuVan l'impression qu'il s'agissait d'un autre homme qui faisait battre vite son cœur. Elle n'en comprenait pas la raison!

Est-ce que ses sentiments étaient-ils en train de changer?

Heureusement DuyQuang ne resta plus longtemps, il revint juste pour prendre congé.

- Je m'en vais, dit-il, j'espère que vous n'oublierez pas mes recommandations.

- Oui, mon père. Vous pouvez être tranquille.

- Demain je vous enverrai le médecin.

Faisant signe à VanTruong de l'approcher, DuyQuang l'embrassa affectueusement sur le front:

- Mon cher enfant! Tu es très sage. J'aurai bientôt des cadeaux pour toi.

VanTruong riait, visiblement heureux.

- Accompagne le père, lui dit ThuVan, et appelle un taxi pour lui.

- Oui, maman!

L'enfant prit la main de DuyQuang pour franchir le seuil, le cœur se troublé parce qu'il savait que deux beaux yeux le suivaient.

* * *